



Pha Tad Ke Botanical Garden

Newsletter Nr. 7 - Juillet 2012

PHA TAD KE - THE CLIFF TO UNTIE AND RESOLVE

Notre News-letter s'ouvre sous le signe 7, chiffre magique par excellence et met à l'honneur la banane, le fruit du paradis ! Sous ces bons augures admirons les efforts de notre staff qui n'ont transporté rien moins que 400 arbres de Chiang Mai à Luang Prabang. Nos botanistes qui reviennent de Singapour ont fait des photos remarquables et notre chroniqueuse montre qu'art et jardinage vont très bien ensemble.

RIK GADELLA, PHA TAD KE BOTANICAL GARDEN

Content

- 1-4 Amis de Pha Tad Ke
- 5-10 News from Pha Tad Ke
- 11-12 Publications de Pha Tad Ke
- 13-21 Botanica du Laos par Elisabeth Vilayleck
La banane, fruit du Paradis
- 22-25 Chroniques par Baj Strobel
Nature, Art, Paysage
- 26-31 *Portfolio: Keooudone Sanvanakonmane &
Kithisak Phathavong - Botanists in Pha Tad Ke.*
- 32-35 Some Books & Other Affairs we Love
- 36-40 Project Space • Luang Prabang

La Newsletter Pha Tad Ke est diffusée trois fois par an par e-mail.

Un grand merci à tous les collaborateurs volontaires.

© Pha Tad Ke & auteurs, 2012. Abonnement à www.pha-tad-ke.com



Zingiberaceae Hedychium coccineum



Zingiberaceae Zingiber sp 'Khin Pa'

Amis de Pha Tad Ke Botanical Garden

En janvier 2010 a été créée l'Association des Amis de Pha Tad Ke en France, suivi en Juillet 2011 par un Association des Amis au Pays Bas et en Septembre 2011 au Laos. Chaque'une de ces associations aide la création du Jardin Botanique Pha Tad Ke avec du support scientifique des projets éducatifs et de collecte de fonds. En plus le Luang Prabang Fund for Culture and Conservation, crée au Etats Unis en 2011, accepte des donations déductibles des impôts pouvant bénéficier à Pha Tad Ke et à d'autres projets culturels au Laos.

Nous avons mis en place des possibilités de sponsoring pour nos projets très spécifiques, chacun pourra ainsi y trouver son plaisir et participer. Grâce à ce procédé de sponsoring il vous sera possible de suivre l'évolution du jardin, d'avoir un regard sur les coulisses de son fonctionnement, et de mieux vous impliquer dans notre aventure.

Information: www.amis-pha-tad-ke.com

Membre pour la phase de création de Pha Tad Ke Botanical Garden - Un droit d'entrée unique pour la durée de 5 ans de 2010 à 2014 vous permettant :

Membre - 100 € :

- Notre e-lettre avec news sur le jardin, les actions, ainsi que des articles sur la flore, les arts et la culture du Laos.

Membre Ami - 300 € :

- Visite privée du chantier (pour 2 pax sur rv)
- Remise de 30% sur nos publications et produits
- Accès à l'agence de voyage au Laos avec qui nous traitons en priorité, remise sur des hôtels/restaurants etc (voire liste des partenaires des Amis)
- Mention de votre nom sur notre site
- Invitation à l'ouverture officielle pour 2 personnes.

Membre Soutien - Institutions & Entreprises - 2.000 € :

- Mention de votre nom sur notre site avec votre logo
- Remise de 10% sur une de nos éditions « Folies d'Architecture »
- Accueil privé à la pré ouverture pour un groupe de votre institution/entreprise.

Membre Donateur - 5.000 € ou plus :

- Remise de 10% sur deux de nos édition « Folies »
- Mention de votre nom sur la plaque de donateurs à l'entrée du jardin.

Une fois membre vous pouvez vous impliquer davantage dans la création de Pha Tad Ke en soutenant un de nos divers projets individuels :

• Adopter un arbre : de 50 a 2.000 €

Planter et acheter un arbre n'est qu'un début, il faut ensuite le nourrir, le soigner, le tailler. Cela prend du temps, de l'argent et de l'amour. Aimez votre arbre et adoptez un plantule ou un arbre mature.

• Parrainer une 'Bookparty' : 400 €

Pendant une journée entière, nous accueillons un groupe d'enfants ou d'étudiants accompagnés d'un animateur, avec un programme éducatif dans le jardin. Sont inclus le transport au jardin et le déjeuner. A la fin de la journée chacun reçoit un livre sur les plantes et arbres, spécialement conçu par nous.

• Parrainer un étudiant : 4.400 € pour 4 ans

PTK a mis en place avec 3 trois institutions une bourse décernée au meilleur étudiant de première année. A la fin de la première année, le lauréat recevra une subvention pour poursuivre ces études. Chaque été le jeune boursier séjournera 2 mois au jardin pour faire un stage. A la fin de ses études il s'engage à travailler pour un an au jardin.

• Parrainer une recherche en post-doc : 1.800 € pour 1 an

Vue la charge importante de travail à l'université et les salaires bas au Laos, il reste peu de temps pour construire des projets de recherches. Avec cette bourse, PTK souhaite offrir une possibilité au post-docs de faire une année de recherches sur un sujet choisi conjointement avec PTK.

• Parrainer une collecte de terrain : 10.000 €

Avec le Royal Botanic Garden Edinburgh, nous avons mis en place un partenariat sur 3 trois ans destiné au training de notre équipe d'horticulteurs et un ambitieux programme de collectes de terrain mensuelles pour constituer une collection des plantes vivantes unique au Laos. Dans le même temps nous collecterons des spécimens pour la constitution d'un herbier. Chaque collecte exige un investissement important en temps et argent, mais ce travail est impératif et incontournable. Il sera le fondement même de notre jardin et de ses collections.

• Sponsoriser un bâtiment : a partir de 15.000 €

Enfin il nous faudra héberger ces collections, ainsi que nos équipes et assurer l'accueil des visiteurs et construire plusieurs bâtiments notamment : Pépinières (15.000€); Maison des orchidées (27.000€); Ferme à Papillons (32.000€); Accueil (95.000€); Restaurant (95.000€); Bureaux des chercheurs (130.000€); Maison des médecines traditionnelles (135.000€); Bibliothèque/Herbier (190.000€).



The whole team at Pha Tad Ke wishes you a happy Laos New Year
Sock di Pimai !



In February 4 of our staff spend 2 weeks in Singapore Botanic Garden on a study tour. This important trip was made possible by the generous invitation of SIngapore BG and the help of the SDC grant from the French Embassy to the Friends of Pha Tad Ke Association.





We would like to thank the
Queen Sirikit Botanic Garden
for their generous donation of special Trees.
As well as the specialised nurseries in
Chiang Mai for their help spending the
money we raised with the action

PLANT A TREE

We will be very busy the coming month planting !





Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Swiss Agency for Development
and Cooperation SDC

We have organised our first book parties to distribute the children's books we published with the generous grant from SDC.

In collaboration with Exotissimo we also organise these parties now for groups of interested tourists.



EXOTISSIMO

TRAVEL

Asia

LAOS

Luang Prabang

Save a Tree

SUMMARY

Support the Pha Tad Ke Botanical Garden and help local schools in a fun filled activity donating books and interacting with the students.

IN-DEPTH

Visit a local school and donate books published by the PhaTad Ke Botanical Garden to educate local children about natural flora and biodiversity in Laos. The Pha Ke Botanical Garden will officially be open to the public in 2015 with the aim to promote environmental education and raise public awareness of the importance of local plants and habitats. Until then the team at Pha Tad Ke will donate publications on Lao flora and other educational books for schools. This is a great opportunity for local interaction helping local schools and students learn about their environment and improve their resources.

FAQ

- Refreshments will be served
- Great for Groups and FIT's
- Approximate price per group: \$200–\$400 donation to the school and to Pha Tad Ke Botanic Garden

SELLING POINT

Great local interaction and also a great way of supporting one of the Exofoundation projects, helping local schools and promoting environmental awareness.

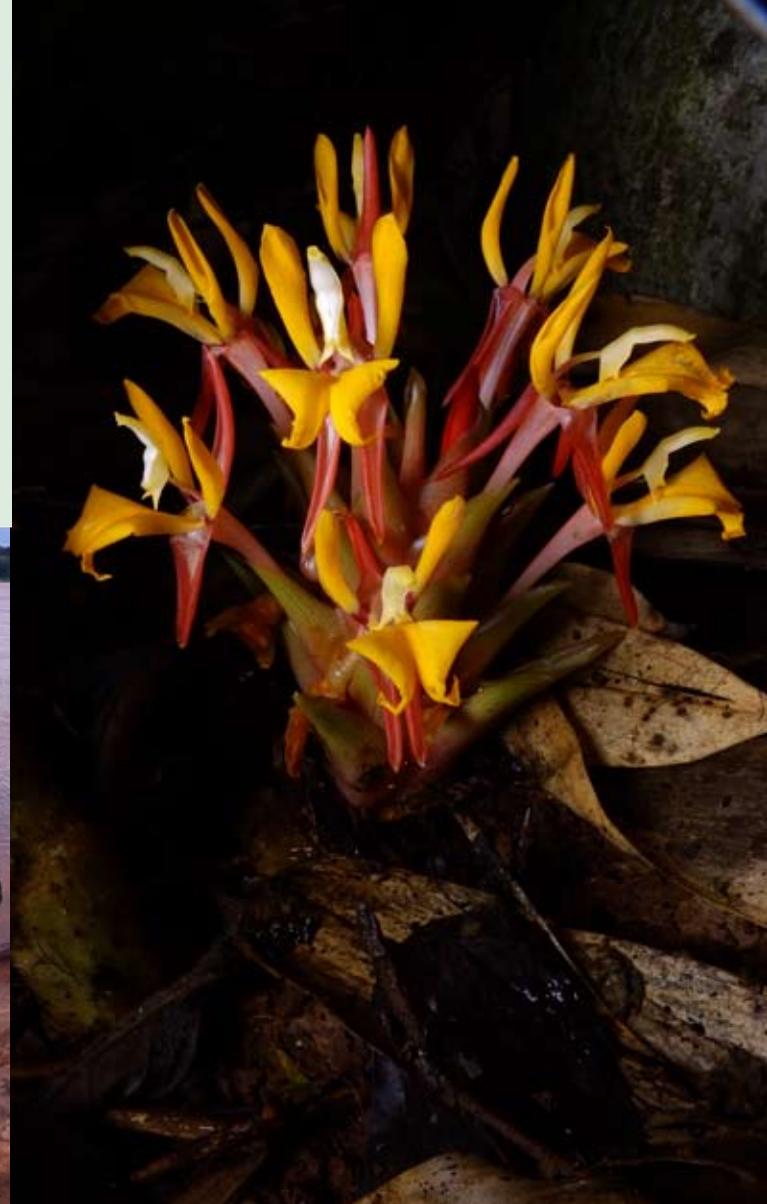
The Exo Touch





Dr. Jana Leong- Skornickova, *Zingiberaceae* expert from Singapore BG, visited PTK in June with Tran Huu Dang (SBG) and Otakar Sida (National Museum Prague) and undertook several field trips with PTK staff.

We collected over 70 species for our living collection, over 130 herbarium specimen as well as a new *Curcuma* species as yet undescribed.



Helena & Stefan from Sweden stay every year a few months in Luang Prabang where they teach art & ceramics.

Sim and Phat from Pha Tad Ke were their eager students for a 6 week workshop.



Somsanith Bouamanivong, Director of the National Herbarium Laos, spend a week in Pha Tad Ke in April to work on the selection of plants for the Medicinal Plant Garden. She will also author our next publication for children on the Medicinal Plants of Laos.



Dr. Carl Lewis, Director of Fairchild Botanical Garden in Florida visited PTK in April. Specialised in Palms his advise on the plantings we will be doing the coming months was very welcome.



*Les fleurs
de la dévotion*

ethnobotanique culturelle au Laos

BIBA VILAYLECK & BAJ STROBEL

After 2 years in preparation we are very proud to present

Les Fleurs de la Dévotion

Biba Vilayleck & Baj Strobel

*Now also available in France !
all orders to: contact@pha-tad-ke.com*

Book design by Olivier Leduc-Stein
204 pages, 339 illustrations, 25 x 22cm
Published in French language
January 2012, Price 35 \$ / 29€

Splendeur, sensualité, luxuriance qualifient les fleurs et plantes tropicales du Laos ; bien qu'utilisées comme comestibles, pour leurs vertus médicinales ou comme matériaux de construction, elles ont aussi un forte charge symbolique et une fonction dans l'art religieux.

Les auteurs, Michèle-Baj Strobel et Elisabeth Vilayleck ont observé avec attention les pratiques contemporaines de la tradition bouddhiste dans les temples monastères de Vientiane. Elles apportent ainsi un éclairage nouveau sur le culte, les décors et l'art floral d'un peuple profondément ancré dans son environnement naturel. Toutes les plantes utilisées (140) sont répertoriées par leur nom lao, leur nom européen, quand il existe, et par leur nom scientifique ; un glossaire et une bibliographie complètent l'ouvrage.

Splendid, sensuous, and lush, tropical flowers and plants in Laos, also play a powerful role in Lao traditional life not only as food, medicine and construction materials for shelter, but also as enduring spiritual symbols and delicate works of art. Delving thoughtfully into the living traditions of Buddhist practice in the ornate temples of Vientiane.

The authors, Michèle-Baj Strobel and Elisabeth Vilayleck, describe a rich tapestry of devotion and discipline in the floral decoration, ceremony and symbols revered by generations of orange-clad monks and the people they guide on the journey of life.

All the 140 plants described in the text are noted with their Laos, vernacular and scientific name, an index as well as a bibliography complete the publication.

La banane, fruit du paradis



*Toutes les fleurs, généreuses, s'offrent pour thème
Avec le printemps, mon encre y suffit à peine ;
Seul le bananier me laisse épargner, je l'aime,
Qui d'une feuille sereine attend mes poèmes.*

LI YU LES CARNETS SECRETS XVII^e

Le poète chinois nous donne d'entrée l'une des nombreuses caractéristiques du bananier : il fructifie tout au long de l'année. Mais il a bien d'autres attributs qui en font à la fois un arbre irremplaçable et une grande herbe bien fragile.

Le berceau asiatique

L'hypothèse selon laquelle les bananiers primitifs sont originaires du sud est asiatique (certains disent même de la péninsule indochinoise) a été confirmée. Ils se seraient répandus vers l'Est puisque des études archéologiques ont montré qu'il y a 7000 ans les Papous les cultivaient déjà. Ils auraient également voyagé jusqu'en Inde entraînant une diversité dans les génomes et se transformant peu à peu en plante stérile aux fruits sans graines, faciles à manger. De là, la plante parvient en Afrique il y a 2500 ans. Puis elle est transportée dans le Nouveau Monde où elle s'acclimata de façon remarquable puisque certains pays d'Amérique latine deviendront les premiers producteurs de bananes. A partir du XIX^{ème} siècle la banane est cultivée de façon intensive et



1 Des régimes pouvant peser jusqu'au 40kg, portés par ce faux tronc, doivent être tutorés. 2 Bryan Poole, dessin de 1963.



transportées à travers les mers sur des navires bananiers. Les plantations de bananes commerciales sont devenues un des symboles de la colonisation : une monoculture imposée pour répondre aux besoins des consommateurs des pays tempérés. Une cinquantaine d'espèces de bananes et plus de mille cultivars poussent ainsi dans les zones tropicales humides et sèches.

Une herbe géante

Le bananier est une plante étrange, herbe géante qui se succède à elle-même par une suite de rejets émis à partir de la souche souterraine. De cette souche vont d'abord émerger de grandes feuilles, longues (trois mètres) et larges (soixante centimètres), étroitement imbriquées les unes sur les autres au point de former un pseudo-tronc qui va donner à la plante l'allure d'un arbre. Lorsqu'une trentaine de feuilles s'est déployée la tige devient une tige florale qui se met à croître au centre du pseudo-tronc poussant à son extrémité l'inflorescence qui se développe, grossit et finit par émerger au sommet de la plante, c'est la jetée. Chez la plupart des variétés à fruits comestibles, l'inflorescence se recourbe vers le sol et le bourgeon pend verticalement. Celui-ci est composé de spathe violacées à l'aisselle desquelles se trouve un groupe de fleurs placées en deux rangées serrées, les « mains ».

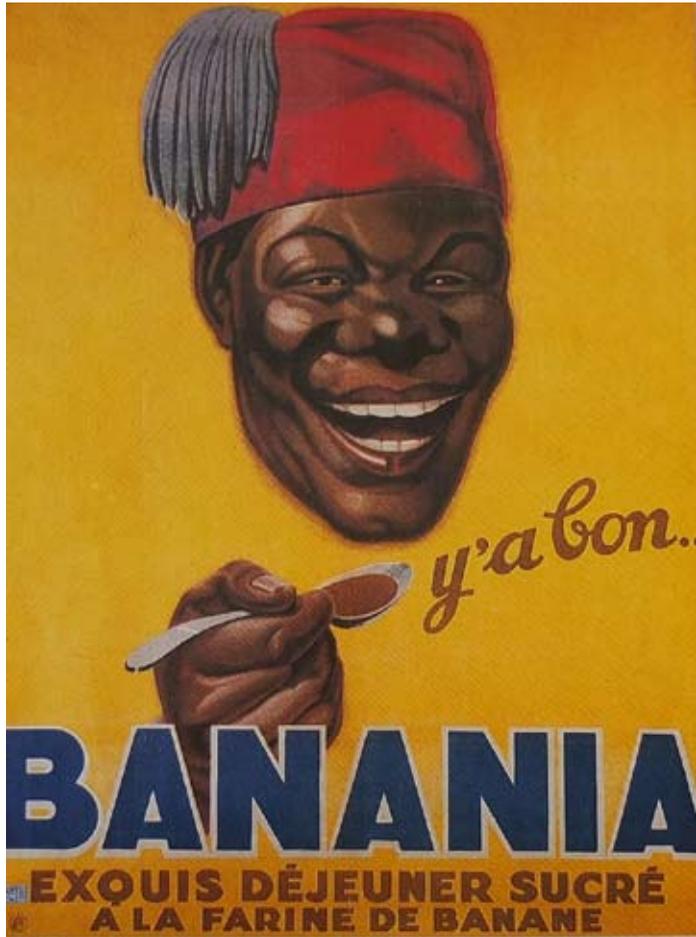


1 Les petites fleurs rangées à l'intérieur de chaque spathe.

2 L'élégante spirale d'un régime de bananes.

3 Dans le jardin les grands bananiers servent d'ombrière pour les plantes.

4 A Borobudur un dieu rêve sous un bananier.



1 Au début du siècle dernier la banane était considérée en Europe comme un reconstituant.

2 Bananes-oeuf et Bananes-sabre. 3 Bananes-eau.

Le bourgeon continuant sa croissance, les spathes se soulèvent et généralement tombent, laissant apparaître les fleurs, dirigées obliquement vers le bas en une élégante spirale. Les premières venues sont les fleurs femelles dont les ovaires formeront les bananes, les « doigts de la main ». Après un certain nombre de mains, (quatorze au maximum) les fleurs mâles se forment en bout de tige et dégèrent rapidement. L'ensemble de l'inflorescence parvenu à maturité constitue un « régime » de bananes. Ces dernières sont récoltées vertes et continuent leur maturité après avoir été séparées du pied. Celui-ci est alors coupé et de jeunes pousses formées sur la souche mère vont donner de nouveaux pseudo-troncs.

La banane que l'on consomme est la plupart du temps un fruit stérile, sans graines, résultat d'hybridations successives et très anciennes au point que la taxinomie des bananiers est toujours en discussion. La majorité des bananes consommées dans le monde sont les fruits d'un hybride (*Musa paradisiaca*) entre les espèces *Musa acuminata* originaire de Malaisie et *Musa balbisiana* que l'on rencontre en Inde et aux Philippines. Mais tous ces noms sont périmés car ils ne rendent plus compte de la complexité des clones existants. Reste le nom du genre donné par Linné pour honorer Antoine Musa médecin de l'empereur Auguste qu'il avait guéri d'une maladie de foie.

Figue ou banane ?

Si l'on a longtemps hésité sur l'origine géographique du ba-

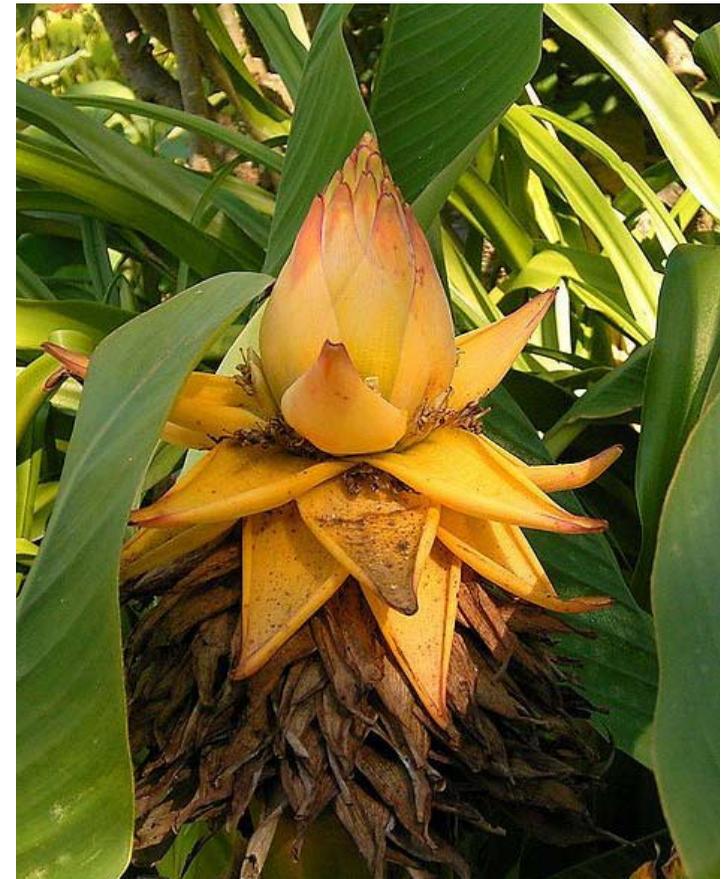




nanier, on a aussi longtemps hésité sur le nom à donner à cet étrange fruit exotique. Alexandre le Grand fut frappé paraît-il, quand il parvint au nord de l'Inde, par la grande dimension de ses feuilles et par la bonté de ses fruits ; Pline raconte, lui, qu'un seul de ses fruits suffit à nourrir quatre personnes. Ce sont les Arabes qui avaient rapporté la plante de l'Inde qui la nommèrent « fruit du paradis ». Les chrétiens d'Orient, comme les musulmans, virent dans le bananier l'arbre avec les feuilles duquel Adam et Eve s'étaient couverts après le péché. Dans le même temps la tradition occidentale voyait le figuier dans ce rôle. La confusion s'établit alors entre les deux noms et l'on trouve souvent dans les textes des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles cette formule : « figuier portant bananes ». Les Lao, qui sont pourtant bien éloignés de cet espace culturel, nomment une banane *kouay namva*, littéralement « banane-figue », il y a peut-être alors entre les deux fruits autre chose que la création du monde ?

Quant à « banane » on pense généralement que c'est un nom d'origine guinéenne, emprunté par les Portugais puis par les Espagnols et les Français qui l'introduisirent aux Antilles « où le terme devient courant ». Ainsi le père Labat nous donne un bon exemple de colonialisme linguistique en écrivant au début du XVIII^{ème} siècle :

« Les Espagnols appellent banane ce que les Français appellent figue, et plantain ce que les Français nomment banane. Je ne sais qui a le plus de raison; car pour le droit de nommer on ne peut le leur contester, ils ont découvert l'Amérique les premiers, ils ont par conséquent acquis le droit d'imposer aux fruits du pays les noms qu'ils ont jugé leur convenir ».



- 1 Les bananes sauvages contiennent de grosses graines noires utilisées en médecine et en décoration.
- 2 Fleur mangée crue avec *khao phoun*, à gauche cuite dans le *or lam*.
- 3 L'inflorescence des bananiers décoratifs est orientée vers le haut.



La grande diversité des noms du bananier tient aussi à ses différents modes de consommation. Alors que pour les Européens il n'y a qu'une seule banane, qui est un fruit et qui se mange mûre en dessert, Il en va tout autrement pour la plupart des pays tropicaux et équatoriaux qui ont développé toute une gamme de préparations culinaires à base de bananes, appartenant à des variétés différentes, se mangeant crues ou cuites. Ainsi aux Antilles françaises on nomme « figue » la banane dessert, « banane » ou « plantain » celle que l'on cuit. Les plus connus des cultivars ont aussi reçu des noms : le « gros-Michel » au Cameroun, ou la « poyo » en Guinée, ou la « fehi » en Nouvelle Calédonie.

Un légume polymorphe

Ce fruit exotique est banalisé aujourd'hui dans les pays tempérés sans doute parce qu'il est offert tout au long de l'année sur les étales et qu'il est particulièrement facile à manger. Il constitue la quatrième production fruitière mondiale et pourtant son introduction dans les pays industrialisés est récente, elle date de la fin du XIX^{ème} siècle. Non seulement la banane est devenue un dessert, une friandise mais elle s'est aussi imposée par ses qualités nutritives, constituant le type même du fruit nourrissant. On se souvient du slogan de l'après-guerre : « la banane vaut un bifteck » et de la célèbre marque « Banania » qui offre un « exquis déjeuner sucré à la farine de banane ».

1 Les feuilles partent au marché comme papier d'emballage.

2 le graphisme étonnant d'un tronc de bananier coupé transversalement pour faire un petit bateau.

Mais dans de nombreux pays tropicaux la banane est d'abord un légume et parfois un aliment de base comme en Ethiopie avec le bananier ensete. Dans ces régions en général le fruit sucré est peu apprécié. En outre le fruit n'est pas la seule partie consommée, mais aussi la fleur, le tronc et le rhizome. Au Laos où les variétés de bananes sont très nombreuses une trentaine de nom sont couramment employés aussi bien dans l'alimentation que dans l'artisanat, la médecine ou le culte. Mais pour bien les distinguer, pour savoir les récolter, pour en connaître les usages il faut être un paysan lao, ce qui ne va pas nous empêcher d'essayer d'en faire un petit inventaire.

Sont consommés mûres et crues les toutes petites *kouay krae* (banane œuf), les *kouay hom* (banane parfumée), les longues *kouay ngao* (banane sabre), les *kouay lèp men nang* (banane doigt de jeune fille).

Les *kouay nam* (banane eau) se mangent aussi bien crues et mûres que cuites. Presque mûres elles sont proposées grillées comme amuse-gueule ou coupe-faim par les marchands ambulants ; cuites dans le lait de coco elles composent des desserts liquides (*nam vane*) ou des boulettes comme des bonbons ; on peut aussi les faire cuire à la vapeur enveloppées dans une feuille de bananier ou frire dans l'huile en beignets. Encore vertes elles sont traitées comme des légumes : crues, découpées en fines rondelles, elles accompagnent le *khao poun* ou d'autres « fondues asiatiques » ; cuites elles sont ajoutées aux soupes acides de poisson ou à certains carries. Une autre banane très utilisée est *kouay tip* (banane étroite) et surtout



kouay thani (banane du gibbon) ; employée comme les précédentes, on en fait en outre des salades acides (*tam some*), et des légumes au vinaigre (*some phak*). On fait aussi parfois de la salade acide avec la très jeune banane, *kouay thani kène* (banane du gibbon à graines).

Une autre partie du bananier est consommée, *mak pi* (fruit en forme de fuseau) qui est l'inflorescence, ou plus exactement le cône stérile à son extrémité. Crue, finement émincée, celle de *kouay thani* ou de *kouay nam*, après trempage dans une eau acide, est ajoutée au *lap* pour lui donner du corps ou encore en accompagnement du *khao poun*, sorte de soupe épaisse au lait de coco et vermicelle. La gastronomie française s'est d'ailleurs emparée de ce produit qu'elle propose désormais en salade. En Inde, subtile raffinement, on extrait les fleurs de la bractée et on les cuit au curry. Cependant, le bourgeon tout entier est aussi cuit dans les ragoûts et les soupes, en particulier chez les Hmong. Ces inflorescences seraient d'ailleurs anti-diabétiques.

Plus rarement, le cœur du tronc de bananier, *kène*, est cuit et mangé avec une sauce piquante ou du curry mais il semble que cette consommation soit liée à des périodes de disette comme d'ailleurs la consommation du rhizome lui-même. La pulpe du tronc est préparée en tisane pour soigner la dysenterie.

Le Laos étant dans la zone d'origine et de domestication du bananier on y trouve de nombreuses variétés sauvages nommées *kouay pa* (bananier de forêt). Les fruits sont remplis de grosses graines noires qui rendent la consommation difficile,

certains les aiment pour leur saveur sucrée légèrement acide, d'autres les considèrent comme toxiques. Ces graines sont aussi employées comme médicament pour soigner boutons, plaies, et ulcères. Ce même bananier sauvage a une fonction inattendue, il est un bon indicateur de la qualité des sols pour les ethnies nomades.

Un matériau irremplaçable

Le bananier, fruit du paradis l'est aussi par ses feuilles qui non seulement auraient permis à Adam et Eve de cacher leur nudité mais qui encore dans la réalité de tous les jours constituent un matériau irremplaçable, du moins pour le moment. Dans tous les pays tropicaux ces grandes feuilles ont de multiples usages, elles servent de protection contre la pluie et le soleil, elles tiennent lieu de nappes et d'assiettes à l'heure du repas, de papier d'emballage au marché. Elles enveloppent les aliments cuits à la vapeur : poisson, poulet, gâteaux à base de riz glutant. Au Laos, pour la cuisson, les feuilles (*bay tong*) de *kouay thani* ou *kouay nam* sont préférées car elles sont moins aqueuses que les autres et ne donnent pas de goût aux aliments qu'elles enveloppent. Si elles sont trop raides on les assouplira en les passant sur une flamme ou à la vapeur. Les feuilles de bananier savamment découpées, pliées et jointes forment les petites pyramides où sont piquées des fleurs blanches et jaunes déposées dans les pagodes. Simplement

Le kathong, panier pour tenir à distance les mauvais génies, est fait de la gaine des feuilles.



roulées en cornet et remplies de fleurs elles seront offertes lors de certaines cérémonies. Elles sont roulées et remplies de tabac à défaut de papier à cigarettes. Elles servent aussi à recueillir le latex ou la résine de certains arbres. Elles ont en outre la réputation de stopper les saignements. Il est à souhaiter que ce matériau biodégradable par excellence ne soit pas complètement remplacé par des matières synthétiques polluantes.

Le faux tronc du bananier est composé, nous l'avons dit, des feuilles imbriquées qui forment gaine, cette gaine est très utilisée en artisanat ; on la nomme *kaap* en lao ou amplexicaule pour les botanistes. Louis Carné qui visite l'Indochine en 1870 note que les mandarins du Haut Laos « ont la tête surmontée du chapeau à larges bords fait en gaines de bananier ». Aujourd'hui ce sont les paniers à offrandes pour tenir à distance les mauvais génies (*kathong*) qui sont fait de ce matériau plus épais que la feuille, plus spongieux aussi et qui se courbe facilement. La nervure centrale de la feuille, débarrassée du limbe est un matériau polyvalent, les enfants la chevauchent quand ils jouent à *ma kan kouay*, (cheval en feuille de bananier) mais la femme enceinte doit bien se garder de couper avec ses dents cette nervure centrale comme elle a l'habitude de le faire sous peine d'une malformation de son bébé.

Lorsque le bananier a donné ses fruits on coupe le tronc que l'on utilise alors de différentes façons. Il est découpé transversalement en tranches qui serviront de fond aux petits bateaux que l'on envoie au fil de l'eau lors de certaines

fêtes, mais on peut aussi l'éplucher pour obtenir des fibres ; au Laos elles ne sont utilisées qu'en cas de besoin, et les enfants s'en font des cordes à sauter, *seua kouay*. En revanche aux Philippines on exploite un bananier textile, *Musa textilis* appelé *abaca*. Quant au cœur du tronc il va servir de support pour piquer les fleurs d'un bouquet, spécialité de Luang Prabang, le *poum*. Enfin les cochons se régaleront des troncs de bananier qu'on leur abandonnera.

Le bananier est donc tellement pratique que lorsqu'on l'utilise dans les rites religieux il est difficile de dire si cet usage est d'ordre technique ou symbolique.

Entre qualités techniques et impératifs rituels

On comprend facilement que le bananier puisse symboliser l'abondance et le partage comme c'est le cas partout en Asie. Dans les textes épiques indiens le mont Meru, centre de l'univers, est décrit entouré de quatre arbres dont le *kadali*, bananier d'or qui conduit au monde des dieux.

Au Laos les bananes sont le fruit le plus souvent déposé sur les autels des génies ; elles sont offertes à la pagode, avec une noix de coco, en remerciement d'un vœu exaucé (*kè bû*). Des bananiers sont plantés tout entier dans les sanctuaires lors de certaines fêtes comme celle qui célèbre le poteau de la ville. Garnis ou non de fleurs en cire, des petits bananiers sont déposés sur les autels, « symboles de l'arbre de vie » pense Zago. Ces mêmes arbres de vie surmontent les *vetiya* de sable fabriqués au nouvel an. Le futur marié avant de franchir le seuil de la maison de ses beaux parents pose le pied qui sera



D'étonnantes sculptures en feuilles de bananier sont érigées pour les grandes occasions.



aspergé d'eau lustrale sur une marche recouverte d'une feuille de bananier, comme d'ailleurs le *Mò mène* qui intervient pour sanctifier une nouvelle maison. Le bouquet inaugural de la maison est composé prioritairement de bananier et de canne à sucre auxquels on mêle des fleurs de saison. Au Cambodge autrefois, une jeune fille qui avait ses premières règles « entré dans l'ombre », elle plantait alors un rejet de bananier ; quand celui-ci avait produit son régime, c'était le signal de la « sortie de l'ombre » et les fruits étaient donnés à la pagode ». Encore aujourd'hui pour savoir si un mariage peut avoir lieu on dessine un bananier que l'on appelle « bananier d'or » et on l'interprète à partir de la date de naissance de la jeune fille.



Les feuilles de bananier enveloppent les nombreuses offrandes faites à la pagode, fleurs, encens et bougies, est-ce pour le symbole du partage ou parce que cet emballage est pratique et naturel ? Le geste est-il rituel ou simplement technique qui consiste à emballer dans une feuille de bananier ou de lotus les cheveux rasés du futur moine et à les déposer au pied d'un arbre ? Les plateaux cérémoniels, les pagodons supports d'offrandes, les jarres d'alcool préparées pour les rites impor-

1 La fibre extraite du tronc est très blanche et sert à faire des tissus grossiers. 2 Avant de franchir le seuil de sa promise le jeune marié pose les pieds sur une feuille de bananier pour qu'ils soient lavés. 3 Lors de plusieurs cérémonies des bananiers entiers sont dressés dans la pagode.





tants sont bordés de feuilles de bananier découpées en dents de scie (*bay si*) il semble bien que cet ornement ait une fonction rituelle car il est évoqué dans les paroles que prononce l'officiant à cette occasion.

Le bananier est également lié à la mort. Lors d'un décès, traditionnellement, le cercueil est posé sur des troncs de bananiers car, comme cette plante qui n'est qu'une herbe, l'homme est désormais sans consistance. Mais justement parce que le tronc de bananier est mou et spongieux, il peut être facilement sculpté et piqué de fleurs comme on le voit toujours

1 L'aire cérémonielle en l'honneur des éléphants est entourée de bananiers aux cents mains.

2 Plateau cérémoniel bordé d'une frise faite en feuille de bananier.

autour des catafalques. Dans les maisons traditionnelles le cercueil n'est pas sorti de la maison par la porte des vivants, un escalier particulier est fabriqué pour évacuer le mort et cet escalier est aussi fait en tronc de bananier sans doute avec le même symbolisme et la même habileté à travailler ce matériau très plastique. Au Vietnam le bananier participe également aux rites mortuaires ; autrefois, avec ses fibres on confectionnait un vêtement rituel, sorte de voile grossier dont se parait, pour l'enterrement, la femme ou les enfants du mort. Lorsque cette coutume est abandonnée les membres de la famille portent cependant un chapeau

fait de feuilles de bananiers séchées, est-ce pour se protéger du soleil ou pour évoquer la mort ?

Fort et fragile à la fois, le bananier est ambivalent par son organisation biologique mais aussi par la symbolique dont il est le support : fécondité par l'abondance de ses fruits, impermanence par la faiblesse de sa structure.



NATURE, ART, PAYSAGE

Par Gilles Tiberghien

Editions Actes sud/Ecole nationale supérieure du paysage
Centre du paysage, 2001

Un nouveau lieu pour la création ?

Faut-il quitter les galeries, les musées, les places fortes de l'art contemporain et se tourner vers la nature, intervenir en/sur elle, là où souffle le vent, brille le soleil et où l'artiste compose son projet en accord ou en opposition à ce qui se donne à voir ? Voilà ce que propose d'emblée cet ouvrage.

Bien des artistes ont fait ce choix qui remonte assez loin, aux années soixante, et comprend divers mouvements qui ont développé de nouvelles tendances artistiques, complètement inédites. Les plus connues sont de la mouvance du **Land Art**. Assez peu soucieux de transformer la nature, ces artistes y recherchent plutôt une expérience vécue, tout en laissant la nature subsister intégralement. Ils s'y immiscent, la détournent, la subliment en suscitant en quelque sorte une aventure avec elle.

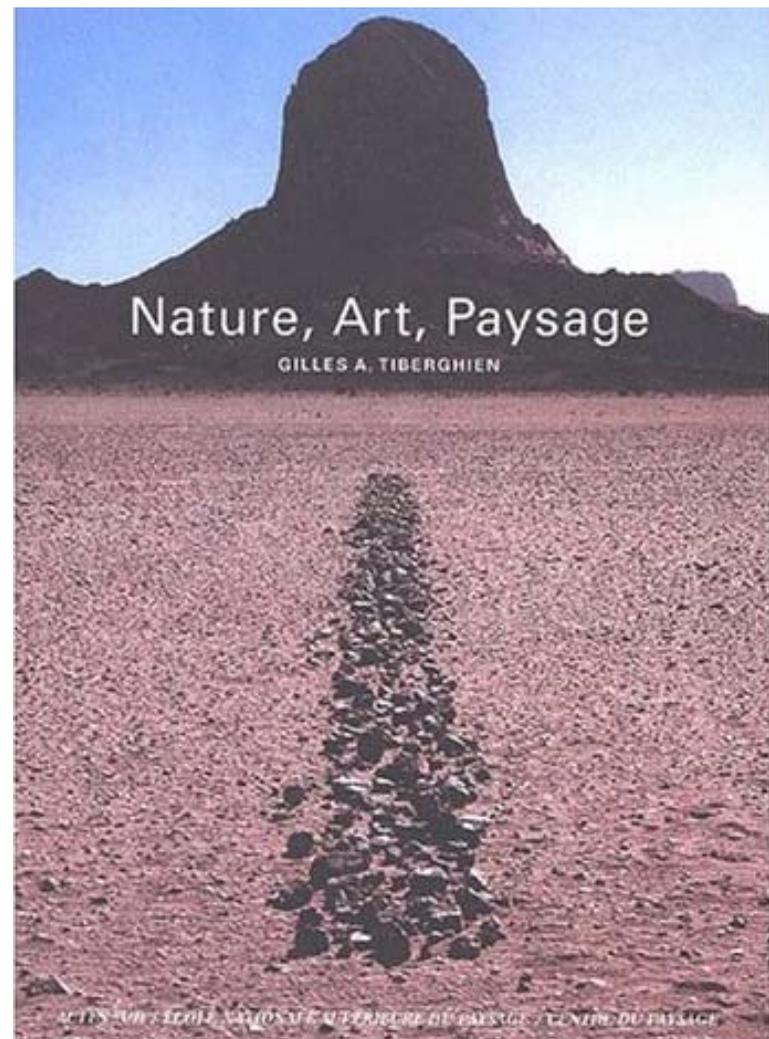
Cet ouvrage, malgré son ancienneté, puisqu'il a plus de dix ans, reste une référence pour ce qui concerne les rapports entretenus pas les artistes actuels et les vastes territoires naturels.

En fait, il faut bien comprendre que : *« tout artiste qui travaille dans la nature, n'est pas forcément un landartiste et ne s'intéresse pas nécessairement au paysage. Le land art concerne des artistes actifs, pour la plupart américains qui, dans le sillage du minimalisme et des réflexions produites sur l'espace du musée, sur la place du spectateur et*

l'engagement physique de l'artiste, ont privilégié le travail avec la terre et ses dérivés. » (Page 8).

Evoquer ces questions revient à tenir compte de perceptions individuelles mais aussi de représentations collectives de la nature, de la société, de la contemplation esthétique, de la maîtrise du territoire, et même de questions politiques. Différents discours s'articulent autour de cet éventail de questions et nous rendent conscients de notre appartenance et notre singularité au monde.

Dans un premier temps, il faut bien se dire que les interventions des artistes sur le milieu naturel permettent un dialogue entre les sédimentations du temps géologique et l'identité profonde des paysages, leur histoire. Aux artistes de faire *« remonter des images archaïques »*, de composer avec les épaisseurs de sens qui renvoient à l'enfance de l'humanité, aux cultes ancestraux, aux rites de la mort, aux rapports avec la terre-mère des mythes anciens. Travailler au cœur de la nature place l'artiste, consciemment ou non, dans une relation avec une identité profonde, avec l'origine des choses auxquelles tout spectateur peut être sensible. La terre agirait-elle comme gardienne de la mémoire ? Avant d'être une réalité esthétique, la nature est d'abord une construction humaine, que nous avons en partage avec d'autres, affectivement et intellectuellement investie. Cela est également visible en ce qui concerne les diverses quêtes nostalgiques de *« retour à la nature »* ou d'un Eden perdu qui ont parfois suscité un militantisme idéologique plus ou moins virulent en Europe.





Arrêtons-nous un moment sur un concept largement évoqué dans l'ouvrage et qui concerne l'opposition entre nature sauvage et nature domestiquée. La notion de réserve est au cœur du propos. A partir du milieu du XIX^e siècle, le « *sauvage* » était à conquérir. Cela se vérifie sur le terrain des conquêtes vers l'Ouest américain autant que sur celui des peuples à

« *civiliser* ». De là sont nés le goût et la vogue des parcs nationaux, aux Etats Unis d'abord, puis ailleurs dans le monde. Au fur et à mesure que s'avançaient les pionniers le long de la frontière, les peuples autochtones qui furent décimés, se virent contraints de se réfugier dans les réserves, comme s'il s'agissait de sauvegarder, pour le regard et la contemplation

des envahisseurs, la « *wilderness* » par ailleurs allègrement bafouée dans sa réalité et soit disant composante humaine. « *Cette préservation était devenue nécessaire pour asseoir l'identité américaine et du même coup l'édification de son futur.* » (P. 19-20).

Les célèbres peintres de l'école de la vallée de l'Hudson, dont Thomas Cole, ont immortalisé ces grands espaces, ces « *réserves du monde* », - l'art devenant le meilleur avocat d'une nature déshumanisée- car rares sont les humains représentés dans de tels espaces.

Certains artistes se sont employés à travailler à leur manière la cartographie elle-même, comme Dennis Oppenheim et Robert Smithson qui affirma : « *Le paysage commence à apparaître plus comme une carte en trois dimensions que comme un jardin rustique* » (P.61). Auteur de la célèbre Spiral Jetty, datant de 1970, réalisée sur une mer morte dans l'Utah avec de la pierre noire, des cristaux de sel, de la terre, des algues rouges, son œuvre maîtresse s'étend sur plus de 450 m. d'envergure.

Selon lui : « *les meilleurs sites pour l'earth art sont ceux qui ont été bouleversés par l'industrie, une urbanisation incontrôlée ou les destructions de la nature elle-même* ».

Land Art : Cartes, nids et espaces de l'art.

On voit donc se dessiner divers types de sensibilité à la nature. La première est du **registre de la nostalgie**, celle d'un état originel dont on cherche à restituer un équivalent à travers les pratiques artistiques, comme chez Richard Long, par exemple. Cet artiste est conscient de la dégradation du monde naturel et cherche donc à créer un rapport authen-

tique avec lui, même s'il est évident que « *la mort et la destruction de la nature sont irréversibles* ». N'est-il pas urgent de s'en remettre à l'utopie, faire en sorte qu'elle se réalise ?

Le second type de sensibilité met plutôt l'accent sur **la puissance et l'énergie** de la nature, ses capacités de transformation et de renouvellement. Celles-ci peuvent être mises en scène comme le fait Walter de Maria, en captivant la foudre ou encore en détournant les forces naturelles et en mettant en avant leurs propriétés basiques : l'argile, le sable, les constituants élémentaires du sol, et retrouver ainsi les gestes et les pratiques des Indiens des Plaines ou des Aborigènes d'Australie. En constante transformation, la nature impulse des forces physiques et sociales chaque fois renouvelées et non pas données une fois pour toute. Ces deux formes d'approche ne sont nullement contradictoires et peuvent coexister chez un même artiste. Le travail avec et sur la nature est aussi ancien que l'art lui-même, pensons aux mégalithes, pierres dressées, menhirs et autres installations magico-religieuses qui inscrivent une culture dans une nature étonnante et qui ne cessent de nous interpeler.

Le thème de la Cabane chez Niels Udo

Cet autre thème illustrant la nostalgie originelle apparaît comme suffisamment prégnant dans la production artistique contemporaine pour être considéré comme symptomatique d'un rapport premier au monde de la nature, compréhensible par chacun de nous et que les artistes comme Niels Udo ont fait revivre intensément à travers leurs œuvres.

Le désir de cabane remonterait aux origines de l'humanité. Selon Vitruve, le célèbre architecte romain : « *les hommes commencèrent, les uns à faire des huttes avec des feuilles, les autres à creuser des loges dans les montagnes* ». On voit ainsi que l'architecture primitive prend modèle sur des formations naturelles : trous, cavernes, constructions de branchages pour se protéger et s'isoler, à la manière des oiseaux. Le nid est une création emblématique car il représente à la fois une forme de protection et une idée d'origine. Plusieurs « *Nids* » ont ainsi été réalisés dont le plus poétique reste sans doute *Waternest*, datant de 1995, où l'on voit un enfant lové dans un cercle de branches d'osier et de foin. Ces structures sont réellement construites pour le corps en prenant leur forme de l'intérieur et à partir de lui. Il s'agit bien



d'un abri mais combien exposé à nos regards! L'œuvre une fois posée dans la nature, est abandonnée à son sort - sans le personnage - mais elle existe de manière photographique « comme un point perdu dans l'univers ». Une autre manière d'habiter la nature consiste, comme le fait Michael Singer, à fabriquer des structures fragiles et éphémères qui se confondent presque avec le sol qu'elles prennent en compte sans trop se démarquer. Elles se fondent dans la nature, à la manière d'un camouflage comme ces *Ritual Series*, en bambou et branchages, qui sont des « *indicateurs ou des palpeurs de vision* ». On retrouve là un équivalent d'une construction sacrée, une signalétique destinée à accueillir ou repousser les esprits comme on peut en voir à l'entrée des villages *Akha* au Laos. On n'est pas loin non plus de penser à un temple dans la nature, qui serait en quelque sorte l'aboutissement de la cabane.

Une voie vers l'écologie ?

Les artistes du Land art, pratiquement tous Américains, sont à la fois nourris de références romantiques puisqu'ils retrouvent le sacré dans les choses les plus infimes et sont aussi observateurs des sociétés autochtones et des civilisations américaines (détruites par leurs ancêtres) mais ils gardent cependant une maîtrise du monde naturel dont ils amplifient les qualités, tout en faisant jouer des facteurs architecturaux et symboliques. Seraient-ils ainsi les précurseurs d'un art qui placerait les questions d'écologie au centre d'un débat sur la création artistique ? Issue du minimalisme cette tendance a

sans doute suscité bien des interrogations au moment même où les questions de « *sauvegarde de la planète* », au tournant des années 1970, commencèrent à devenir préoccupantes.

Maintenant ce type de réflexion autour de la création artistique en dialogue avec la nature nous amène aussi à imaginer une appropriation du site du futur jardin botanique de Pha Tad Ke. Ne serait-ce pas un lieu propice à une réflexion sur le paysage, à la fois dans sa dimension naturelle et domestiquée ? Des artistes laotiens ou étrangers y trouveraient, dans le cadre de résidences, un lieu original pour manifester leur conception de l'espace, proposer une certaine vision du monde et de la vie sur terre « *au milieu d'une nature sans cesse en évolution* ».

A lire en plus :

L'Idée de Nature dans l'Art Contemporain

Colette Garraud, Flammarion 1994

L'Artiste Contemporain et la Nature

Colette Garraud, Editions Hazan 2007

Architecture Naturelle

Alessandro Rocca, Actes Sud 2006





Portfolio by Bee & Done

Kittisack Phouthavong and Keoudone Souvannakhoummane graduated from National University of Laos two years ago and are working in Pha Tad Ke as our on staff Botanists.

They organise regular field trips with Pha Tad Ke horticulture staff and with visiting international researchers to add to our living collections as well as herbarium specimen.

They advise together with Somdi, our head gardener, what plants are suitable for our collections and plantings.

Bee loves nature, mountain and forest with fresh and pure air. He is interested in flowering family, such as: Gesneriaceae and Myrsinaceae and in collecting Bamboo and Arecaceae in the wild.

Done is especially interested to study about Balsaminaceae and Begoniaceae families as well as the Zingiberaceae family in Laos.



Done & Bee





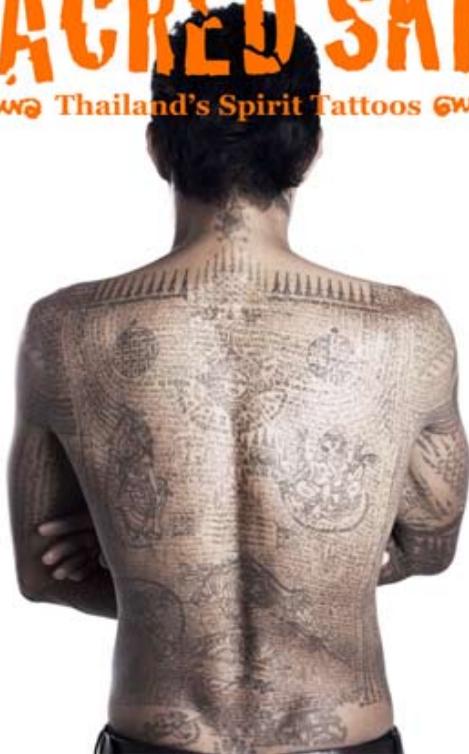






SACRED SKIN

Thailand's Spirit Tattoos

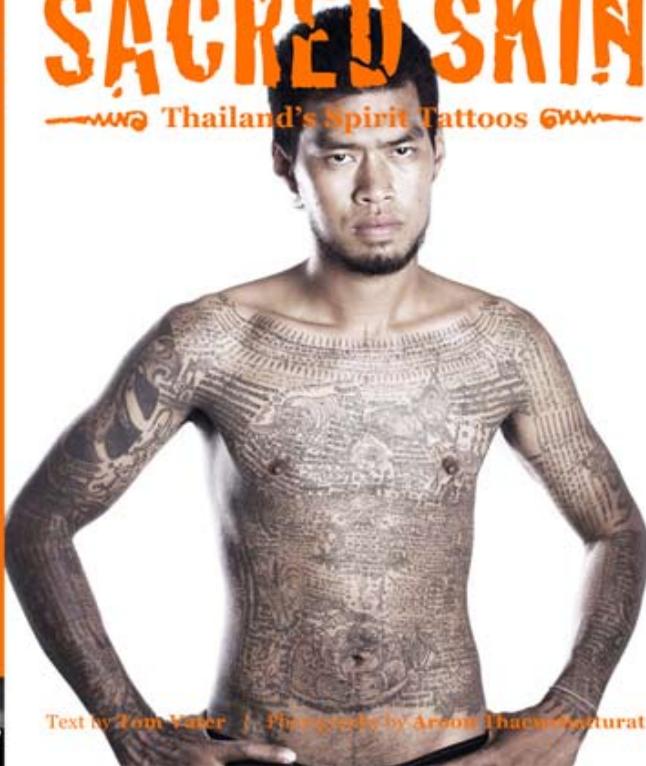


SACRED SKIN - Thailand's Spirit Tattoos - Tom Vater | Aroon Thaevochatturat



SACRED SKIN

Thailand's Spirit Tattoos



Text by Tom Vater | Photographs by Aroon Thaevochatturat

SACRED SKIN - THAILAND'S SPIRIT TATTOOS

Tom Vater, Photographs by Aroon Thaevochatturat

Visionary World, Hong-Hong 2011

200 pages with over 170 color photographs

ISBN 978 962 85637 9 1

Available from bookstores and through Amazon.com

Sacred tattoos, called sak yant in Thailand, have been around Southeast Asia for centuries and are said to bestow protection from accidents, misfortunes and crime. Young women have themselves tattooed with love charms to attract better partners, while adolescent males seek the protective power of their yant in fights with rival youth gangs. For most though, the tattoos serve as reminders to follow a moral code endorsing positive behavior.

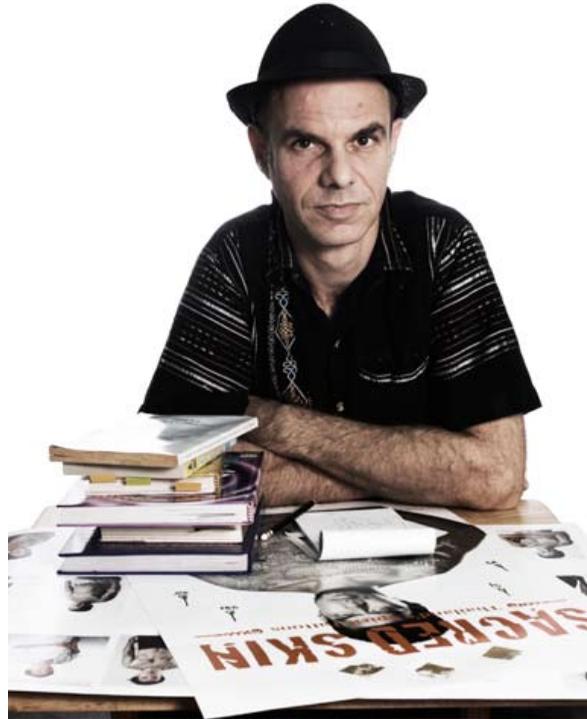
When a tattoo master applies a sak yant, he also establishes a set of rules that his tattooed disciples are expected to follow for the rest of their lives, usually starting with Buddhism's first five precepts. Failure to observe the guru's instructions causes the sak yant to lose their power.

Every day, young men and women gather in temples and tattoo masters' studios around the country to get inked: Tens of thousands of teenagers, motorcycle and taxi drivers, construction workers, night club bouncers, street vendors, factory employees, boxers and working girls – an entire strata of Thai society – are having a second, magical skin applied. Foreigners are not immune either. Even Angelina Jolie has been checking in to Thailand for tattoo sessions.

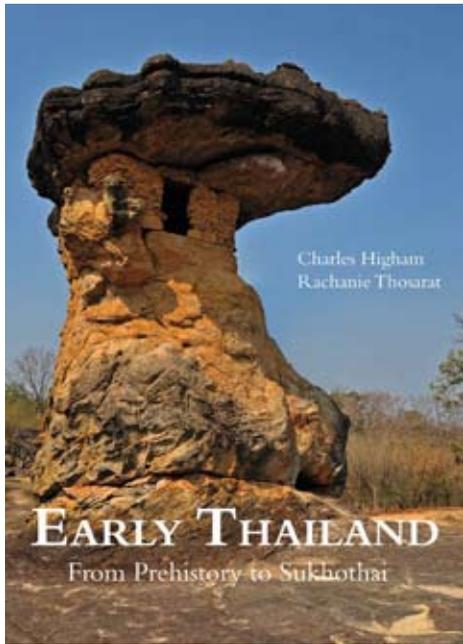
Thailand's sacred tattoos are a visual feast. The ancient Khmer writing system used for the magic spells looks like a language from a lost world and stretches from the lucid to the illegible, from the poetic into the anarchic. On backs and chests it looks like text, the instructions mysterious and obscure. On hands, legs and throats it's all abstract, trippy and brutally crude. Yet there is more to this than the written word. It goes deeper.

The sak yant devotees come in reverence and the monks and tattoo masters etch images of archaic sacred pillars and fearsome animals onto their skins. The Indian monkey god Hanuman makes an appearance, as do tigers, dragons, birds, snakes, lizards, hermits and eels. Indian mythology, Buddhism, Brahmanism, animism and common superstition make for a colorful hotchpotch of religious ideas embedded into skin, which may challenge the more formalised approach to celebrating the spiritual life and occasionally enrages Buddhist conservatives.

But the world of the sak yant exists through such a bizarre clash of circumstances, of faith and history, of order and chaos, of seekers and charlatans, of humility and machismo, that it has a life all of its own and is unlikely to fade any time soon.



Left Tom Vater, Right Aroon Thaewchotturat



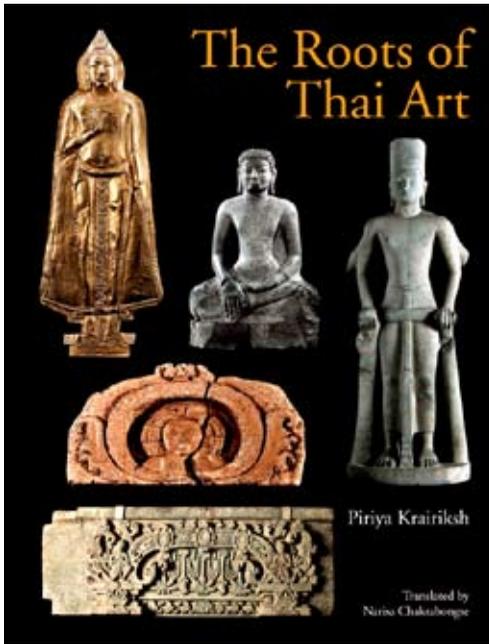
**EARLY THAILAND:
FROM PREHISTORY TO SUKHOTHAI**

Charles Higham & Rachanee Thosarat

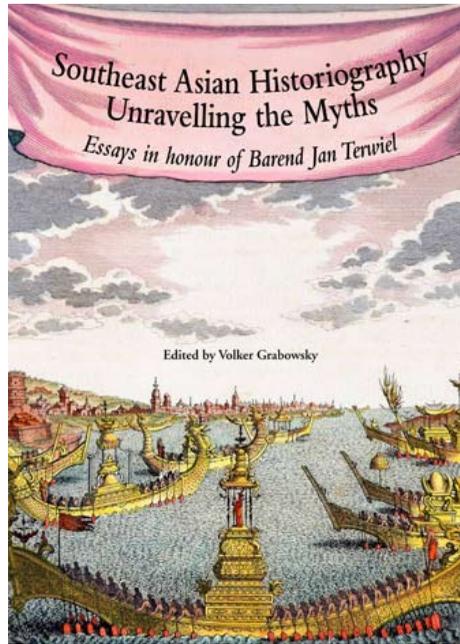
River Books, Bangkok 2012

ISBN 978 974 9863 91 6, 288pp. \$ 25

Dramatic new archaeological discoveries over the past ten years demand a new look at Thailand's past. Drawing on their previous work, Prehistoric Thailand, this substantially updated book covers the history of the Kingdom from the first human settlement to the earliest civilisations and gives a fresh appraisal of the early hunters and gatherers, and



of the origins of the first rice farmers. A new chronology reveals the dynamic social changes that came with the Bronze Age, and the rapid advance to the foundation of early states that followed. The outstanding art of the Bronze Age, as seen in painted ceramic vessels a thousand years earlier than those from Ban Chiang is portrayed, as is the wealth of Iron Age chiefs who contributed so much to the foundation of the Kingdoms of Angkor and Dvaravati. In the far south, we find early cities founded along the Southern Silk Road, bringing exotic ideas and goods through sea-borne trade. Most of all, the authors present the rich cultural heritage of the Thai people.



THE ROOTS OF THAI ART

Piriya Krairiksh Photography Paisarn Piemmettawat

Edited by Peter Sharrock, Translated by Narisa Chakrabongse

River Books, Bangkok 2012

ISBN 978 616 7339 11 5, 416pp. \$ 65

The genius of the Mon and Khmer peoples, who inhabited what is present day Thailand from the 4th to the 13th centuries, manifested itself in the absorption of influences from India and China into a distinctive local sacred art with quite exceptional aesthetic qualities. Thailand's pre-eminent art historian Piriya Krairiksh retraces these multiple interactions in the early and mediaeval period so as to reveal the roots of the unique cultural identity we know as Thai. The description of this splendid range of early pre-Thai creations is rendered in a powerful new language of sacred art which expresses the depths of philosophy and evolving beliefs of the two major religions, Buddhism and Brahmanism, that underpin Thai society and culture today.

**SOUTHEAST ASIAN HISTORIOGRAPHY
UNRAVELLING THE MYTHS : ESSAYS IN HONOUR
OF BAREND JAN TERWIEL**

Edited by Volker Grabowsky

River Books, Bangkok 2012

ISBN 978 974 9863 97 8, 320pp. \$ 30

This collection of twenty-one essays in honour of Prof. Barend Jan Terwiel deals with a wide range of issues spanning various periods of time, both modern and pre-

modern, in countries throughout Southeast Asia. The contributors have been inspired to challenge and unravel established paradigms of this diverse region's history and in doing so propose new insights and interpretations. Renowned historian Thongchai Winichakul sets the scene by discussing Thai history in the context of Siam's colonial conditions before B. J. Terwiel himself reviews the controversy surrounding the Ram Khamhaeng inscription. Other topics covered include the rise of Thai nationalism, concepts of gender and ethnicity and the role of magic and religion in contemporary society. The view then widens from Thailand to look at issues of historiography in Laos, dialogue and interaction between Europeans and various Southeast Asian nations using Dutch and Portuguese sources, and issues such as the relationship between myth and nation in Vietnam, Buddhism and political legitimisation in Burma, and migration and stereotypes in Indonesia. In effect, this publication sets about debunking the myths and commonly held perceptions of Southeast Asia's vibrant and at times volatile history.

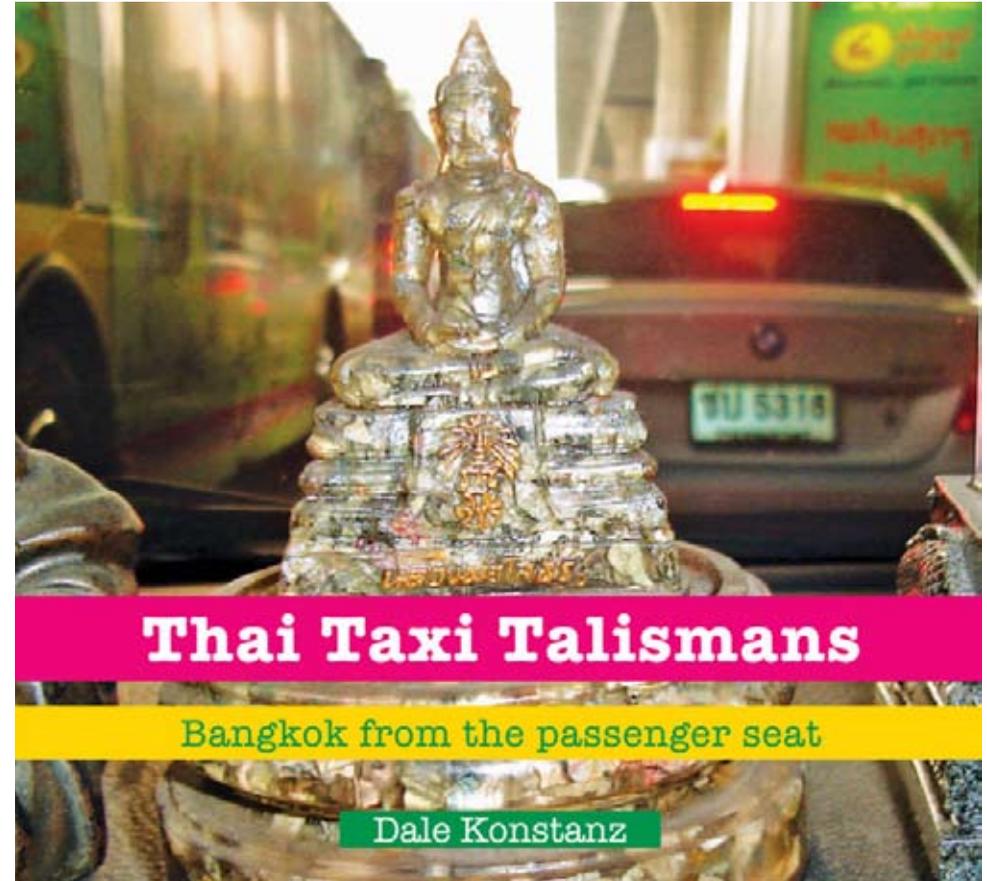
**THAI TAXI TALISMANS:
BANGKOK FROM THE
PASSENGER SEAT**

Dale Alan Konstanz

River Books, Bangkok 2012

ISBN 978 616 7339 08 5, 160pp. \$ 30

Strings of beads and amulets hang from rearview mirrors, swaying as the driver negotiates his taxi through Bangkok's chaotic streets. Statuettes of the Buddha glued to dashboards sit patiently beside flower garlands and beribboned objects. Buddhist ritual patterns adorn the ceilings, and images of monks are everywhere. The author Dale Konstanz has spent over four years documenting the interiors of Bangkok taxis, photographing the iconography and asking what it means to the drivers. In *Thai Taxi Talismans*, he recollects and ruminates as to the meaning of these mini-altars, accompanied by colourful photographs and the explanations and philosophies of the Bangkok cabby. This



book is a cultural study of Thai beliefs, an appreciation of Thai popular design and a document of the daily existence of Bangkok taxi drivers. It is fascinating, fun, and culturally significant.



Project Space • Luang Prabang

Project Space • Luang Prabang is a multifunction nonprofit space for producing exhibitions and events. The building with three floors, and a rooftop terrace with stunning views, is in the centre of Luang Prabang and will host several exhibitions per year and collaborate with other cultural institutions in Luang Prabang and elsewhere, on joint events and projects.

Project Space • Luang Prabang is an initiative of Jean-Pierre Dovat and Rik Gadella.

Project Space • Luang Prabang
Kitsalat Road 6 (Opposite Dara Market)
Luang Prabang, Lao PDR
Tel: + 856 71 21309

www.projectspace-luangprabang.com

PROJECT SPACE • LUANG PRABANG

ສັດ ລາວ ມັນ Laos Today



Photograph © Phoonth Thevongsa

ການວາງສະແດງ 100 ກໍ່ວາລີນງານ ຈາກຊ່າງພາບໄວໜຸ່ມລາວຈາກວຽງຈັນ ແມ່ນໄດ້ຮັບການສະໜັບສະໜູນຈາກ ສະຖານທູດ ສະຫາລັດ ອາເມລິກາ
The exhibition with over 100 works from young photographers from Vientiane is sponsored by the U.S. Embassy

ເປີດງານ ວັນທີ 14/07/12 ເວລາ 6pm Opening July 14th at 6pm
ວາງສະແດງຕັ້ງແຕ່ ວັນທີ 15/07 ເຖິງ 05/8 - 2012 Exhibition July 15th / August 5th - 2012

Exhibition: July 14th - August 8th 2012

LAOS TODAY

Over 100 works from young photographers from Vientiane exhibited with support from the U.S. Embassy.

Laos is a country that is undergoing dramatic changes. While the traditions of the past remain strong and vital, new ideas and attitudes are beginning to exert influence. The photographs in this exhibit explore this tension. The images of people, places, rituals, and daily life force us to consider the question: "What is Laos Today?"

This exhibit grew out of a training workshop for Lao photojournalists organized by the U.S. Embassy, the Lao Journalists Association, and the Lang Korng Photo Club in October 2011. At the completion of the workshop, the 14 participants were issued cameras and encouraged to document the world around them. They rose to that challenge, and the photos on display in this exhibit are the results. The exhibit also features photos by members of Lang Korng (Behind the Lens), a group of photography enthusiasts founded only two years ago. Lang Korng members have already made their mark with several successful photo exhibitions, and this exhibit adds to their growing reputation as the best chroniclers of modern Laos.

This exhibit makes it abundantly clear that a new generation of Lao photographers and photojournalists are ready to step to the forefront and carry out the most important job of photography: To show us moments of great significance hidden in everyday reality. As the main sponsor of this program, the U.S. Embassy is incredibly proud to be able to support the growth and development of photography and photojournalism in Laos.

Thank you and enjoy !

Exhibition: August 11th - September 8th 2012

PROJECT SPACE PHOTO COMPETITION 2012
“MY LIFE”

We are proud to bring the second edition of our photo competition, join us for the opening on August 11th to see the nominees and celebrate with the jury the selection of the 2012 winners !

All photographs are for sale and support the work of these young photographers.



Exhibition: September 29th - October 25th 2012
MAITREE SIRIBOON - THE TREE OF LIFE



The geographic and environmental links between Lao (Laos) and North-eastern Thailand (Isaan), separated by the Mekong River, are strong, but the contrasts in the natural environment are striking, almost shocking. On the Lao side, development has been limited and the lush tropical forests and complex natural environment have been largely maintained over the eons. On the Thailand side of the river, deforestation and development have drastically changed the ecology and social environment in only the last 100 years or so. Almost 100% of the Isaan population now works on farms that cover the deforested landscape that is now filled with rice fields, eucalyptus trees, sugar cane fields, casava farms, and, increasingly, dairy farms. Flooding is a constant threat and groundwater supplies are diminishing and more and more saline. There remain only a few mature and stately trees in this almost barren landscape and they seem so out of place as prehistoric symbols of more primitive times. They are threatened by those who view them as only wood or an interruption to the agricultural sameness and do not appreciate their fragile status of these living and lonely organisms.

The young people of Isaan, who have grown up entirely in the “modern” agricultural environment are leaving their homes for work in urban areas and in factories. There are few remaining elders who remember the more diverse and complex environment and the wisdom and beauty of those tropical



Maitree's early collage work draws from his boyhood in Isaan, transforming half-forgotten memory snapshots into colorful abstractions of rural life. His childhood landscape permeates his art, a sparkling two-dimensional texture filled with trees, rice paddies, traditional farming scenes, and water buffaloes. More recently, Maitree has turned to contemporary photography. His first series, "Isaan Boy Dream," invites foreigners to his childhood home Nong-Bo, placing them against characteristic village backdrops. "Isaan Boy Soi 4" examines, in an idealized fashion, the experience of rural youth transplanted to a big cosmopolitan city, with an underlying motif of sex labor. Most recently, in "Albino & Green" and in "Dream of Beyond," Maitree develops a sensuous (and even mystical) treatment of human models in idyllic pastoral settings.

In his recent work, Maitree combines his inner childhood memories and contemporary dreams, creating a new imaginary world with stunning beauty using the traditional "mirror collage technique," so well developed in his earlier works. In the new series entitled "The Rebirth of The Blue Dinosaur," he highlights the dinosaur, a symbol of the new capitalistic culture, chasing the water buffalo, a symbol of the Isaan people, or working class citizens in Thailand. Both animals are struggling through the flood waters (representing global warming). The series includes a cat and a dog, man's best friends, along with himself. Maitree presents his new collage as the dreamlike story, using his unique Thai visual sense of colorful elements, creating a complex collage filled with beauty and light.

In 2006 Maitree founded Whitespace Gallery in Bangkok to encourage young Thai artists by providing a venue for solo exhibitions. Many artists have started their professional careers in this gallery. He has been invited frequently to give guest lectures to university students, inspiring them to develop their talents. Today, Maitree continues to work in the Maitree Art Studio with his team and to organize exhibitions to promote young Thai artists from Thailand and around the world.

forests. The new generation is, quite bluntly, abandoning the rural life and, in the process, are losing an important connection to nature and the ecological and social history of the Mekong.

As an artist from Isaan, someone who grew up on a farm and in a village, I feel great pain when I see the sudden and probably irreversible changes in our region and want very much to increase the awareness of the current generation of the very edge of the world that is disappearing. I have chosen the "Tree of Life" as my theme for the upcoming exhibition in Luang Prabang to utilize my drawing talents and photographic vision to create a series of images highlighting the remaining trees in Isaan and the existing trees in Laos, linking them artistically but also showing the contrasting environments. It will be my contribution to the effort to preserve nature in as many ways as possible and to ensure that the beauty and grandeur of these stately trees are forever in the minds of people who watched them grow over the decades, people who are leaving in the region, and tourists who must be exposed to their beauty and to their plight as endangered species.

"The Tree of Life" is the theme of my exhibition and I request the opportunity to display my art work out of respect for the natural world.